

LE RÉCITAL DANS L'ÉDUCATION TRADITIONNELLE EN PAYS MBOSI

Camille IDOUKOU

Université Marien Ngouabi, Brazzaville-Congo

idoukoucamille@gmail.com

Résumé : Le présent article analyse la manière dont les formes de l'éducation traditionnelle s'opèrent, se transmettent chez les Ambosi à travers le récital « Maá abora ngá o tsina obija, Ma mère m'a enfanté au pied du palmier à huile » pour l'épanouissement, la formation de l'enfant en vue d'une société équilibrée. Elle est le fruit de l'observation des faits culturels pratiqués par les enfants. Cette étude a pour but de faire découvrir davantage la culture des Ambosi et particulièrement un genre de la littérature orale presque inexploré, le récital. Elle s'articule autour de deux axes principaux : le premier sera consacré à la transcription et à la traduction du récital mbosi en langue embosi puis en français, en s'appuyant sur les normes de l'Alphabet Phonétique International et le deuxième, explorera les dimensions éducationnelles (à la naissance, aux activités économiques, à l'environnement, à la musique, et dans le social) dudit récital.

Mots-clés : Récital, éducation traditionnelle, enfants, société équilibrée, pays Mbosi

THE RECITAL IN TRADITIONAL EDUCATION IN MBOSI COUNTRY

Abstract: This article analyses the way forms of traditional education operate and are transmitted among the Ambosi through the recital “Maá abora ngá o tsina obija, My mother gave me birth beneath the oil palm” for the development, the training of the child for a balanced society. It results from the observation of cultural facts practiced by children. This study aims to further discover the culture of the Ambosi and particularly an almost unexplored genre of oral literature, the recital. It revolves around two main axes: the first is devoted to the transcription and translation of the mbosi recital into French, based on the standards of the International Phonetic Alphabet, and the second explores the educational dimensions (at birth, economic activities, environment, music, and social).

Keywords: Recital, traditional education, children- balanced society, Mbosi country

Introduction

Les sociétés africaines traditionnelles ont toujours accordé une importance particulière à l'éducation. Au vu de la place centrale qu'occupe l'enfant dans la familiale africaine, le voir intégrer le groupe social et perpétuer les traditions est la préoccupation de tous les adultes de la communauté. Malgré l'avènement et le développement crescendo de l'écriture sur les terres africaines, la transmission des connaissances, des savoirs et des techniques éducatives

s'enracine en majeure partie dans la tradition ou la littérature orale. Ainsi, en pays Mbɔsi¹, l'éducation traditionnelle passe par plusieurs canaux de connaissances, de savoirs dont les récitals. Les récitals sont pour les enfants non seulement une appropriation de la langue embɔsi, des jeux, mais également des creusets éducatifs et instructifs. Ce sont des textes poétiques ou chants exprimés en public ou de façon privée par un chanteur soliste. En pays Mbɔsi, émanation des adultes, les récitals sont plus chantés par des enfants pendant leurs retrouvailles enfantines. Quant à l'expression « éducation traditionnelle », elle désigne selon Gilbert TSAFAK (2001 : 23) « l'ensemble des pratiques éducatives fondées sur le principe d'autorité et ayant pour but de faire acquérir à l'enfant les habitudes conformes aux exigences du milieu traditionnel, par opposition à celles offertes par les institutions modernes ». Elle renvoie chez les Ambɔsi aux enseignements, à l'instruction fondés sur les traditions du peuple Mbɔsi transmises d'une génération à une autre. L'engagement à écrire cet article trouve ses raisons dans le souci de promouvoir une littérature orale presque méconnue par les groupes linguistiques congolaises, voire étrangères. Aussi, relevons-nous que quelques études sur la culture Mbɔsi ont été menées mais celles-ci ne comblent pas totalement le gouffre qui se présente devant les chercheurs en littérature orale. Des études déjà menées, nous pouvons citer celles de Théophile OBENGA (1984), de Joseph ITOUA (2018). Ce travail revêt un intérêt scientifique. Il est mené pour faire découvrir davantage la culture des Ambɔsi et particulièrement un genre de la littérature orale presque inexploré, le récit. Ainsi, peut-on tirer du récit (*Maá abora ngá o tsina obija*, Ma mère m'a enfanté au pied du palmier à huile) de l'éducation traditionnelle Mbɔsi ? Quels sont les différents types d'éducation qui apparaissent dans ce récit ? Ce récit prisé par les enfants serait l'imagination des adultes Mbɔsi travaillant pour l'épanouissement de leur progéniture et la sauvegarde de leur patrimoine culturel immatériel. Ce travail qui s'appuie sur un genre de la littérature orale, le récit, sera orienté dans un environnement où interviennent les démarches méthodologiques de l'ethnolinguistique et de l'anthropologie des textes oraux. La première est considérée par Christine JOURDAN et Claire LEFEBVRE comme :

Une discipline herméneutique qui s'intéresse au sens et à la signification culturelle [...]. Les études ethnolinguistiques se concentrent en général autour de deux grandes approches sur les relations de la langue et de la culture [...] la langue est dépendante du fait culturel, organise le fait culturel.

Christine JOURDAN et Claire LEFEBVRE (1999)

S'inscrivant dans cette même logique Marie-Paule FERRY faisant son analyse sur la vision de la pensée de SAPIR (1970) écrit : « Cette conception du langage a l'avantage de ne pas l'isoler de son contexte culturel et social, mais de le présenter comme un lieu privilégié où l'on peut saisir le rapport qui existe entre l'homme et le monde qui l'entoure. ». Quant à la deuxième démarche, André Marie DESPRINGRÉ déclarait :

Le terme générique de « chant » désignera donc la forme linguistique et musicale (prosodie chantée) sans doute la plus universelle qui soit. Son insertion dans les lieux géographiques

¹ Pays Mbɔsi renvoie au groupe linguistique parlant la langue Embɔsi et vivant dans la partie septentrionale de la République du Congo.

différents, des espaces sociaux et culturels versifiés (mais elle n'est pas l'apanage de « l'autre société », et son émission à toutes les époques, en font un « fait social total » pour reprendre ici la célèbre expression de Marcel MAUSS, pionnier de l'anthropologie. Le chant met en branle comme d'autres événements de la vie sociale et, dans certains cas, la totalité de la société et institutions.

André Marie DESPRINGRÉ (1987 : 52)

Notre travail portera sur deux axes principaux. Le premier sera consacré à la transcription et à la traduction du récital mbɔsi « Maa aborá nga ó tsina obija, Ma mère m'a enfanté au pied du palmier à huile » en langue Embɔsi puis en français, en s'appuyant sur les normes de l'Alphabet Phonétique International. Ce texte constituera notre corpus. Le deuxième, enfin, explorera les dimensions éducationnelles dudit récit.

1. La version Embɔsi/ Français du récital

Le texte qui constitue l'objet de notre analyse est chanté par des enfants milieu Mbɔsi. Il s'agit de : **Maá aborá nga ó tsina obija**, Ma mère m'a enfanté au pied du palmier à huile.

1.1 Version Mbɔsi

- 1- /Ma : /abora/ngótsinobja/
/mère/enfanter/moi-pied-palmier//
Ma mère m'a enfanté au pied du palmier
- 2- /Tsinóbjajɪɲɲɛ/isaro/
/pied-palmier/nasses/trois//
Au pied du palmier, trois nasses s'y trouvaient
- 3- /ɪɲɲɪsaro/ilombisaro/
/nasses-trois/tilapias-trois//
Dans ces trois nasses, il y avait trois tilapias
- 4- /Ilombisaro/la/Bwaye/la/mwana/
/tilapias-trois/avec/mère/et/enfant//
La mère et son enfant ont pris mes trois tilapias
- 5- /Bwaye/la/mwana/lekwa : /nga/
/mère/et/enfant/avec-patate douce/à/moi//
La mère et son enfant m'ont offert la patate douce
- 6- /Ekwa : nga/latújikuβa/
/patate douce/de/moi/avec-forgerons//
Ma patate douce prise par les forgerons
- 7- /Atújikuβa/liba : /la/nga/
/forgerons/avec-couteau/de/moi//
Les forgerons m'ont offert un couteau

- 8- /Ibá : /la/nga/lakjɛsi/ɲama/
/couteau/de/moi/avec-dépeceurs/bête//
Mon couteau ravi par les dépeceurs de bête
- 9- /Akjɛsi/ɲama/lekwa/ɲama/nga/
/dépeceurs/bête/avec-gigot/de/bête/moi//
Ces dépeceurs m'ont offert le gigot de la bête
- 10- /Ekwa/ɲama/nga/lakwembe: ko: /
/gigot/de/bête/moi/avec-cigognes-au ciel//
Mon gigot de bête entre les griffes des cigognes au ciel
- 11- /Akwembe : ko : /lokimwanga/
/cigognes-au-ciel/avec-tambourin-de-moi//
Les cigognes du ciel m'ont offert un tambourin
- 12- /Okimwa : nga/laseji/okjera/
/tambourin-de-moi/avec-danseurs/danse-jumeaux//
Mon tambourin pris par les danseurs de la danse des jumeaux
- 13- /Asejokjera/la/mwana/nga/
/danseurs-danse-jumeaux/avec/enfant/moi//
/Les danseurs de la danse des jumeaux m'ont donné un bébé
- 14- /Mwana/nga/langɔndɔ/tsa : mbo/
/enfant/moi/avec-jeunes-filles/sept//
Mon enfant aux mains de sept jeunes filles
- 15- /Angɔndɔ/tsa : mbo/lekala/nga/
/jeunes-filles/sept/répondre/moi//
Que les sept jeunes filles me donnent la réponse !
- 16- /Angɔndɔ/atsɔ/tsa : mbo/akɔndókala/la/wa/
/jeunes-filles/tous/sept/pouvoir-pas-parler/avec/lui//
Les sept jeunes filles sont demeurées dans le mutisme
- 17- /Abarɔpɛ/mwaníba : /wó/bási/tsa : mbo/
/Finir-donner/enfant-garçon/lui/femmes/sept//
On a fini par donner au garçon les sept jeunes femmes !

1.2 Version française

Ma mère m'enfanta au monde au pied d'un palmier à huile.

Ma mère m'enfanta au pied du palmier à huile
 Au pied duquel, se trouvèrent trois nasses
 Dans ces trois nasses, trois tilapias se firent prendre
 Une mère et son fils les mangèrent
 Comme récompense ils m'offrirent une patate douce

Ma patate douce fut mangée par des forgerons
 Les forgerons m'offrirent à la place un couteau
 Mon couteau fut ravi par les dépeceurs de bête
 Ces dépeceurs m'offrirent le gigot de la bête
 Mon gigot de bête emporté par des cigognes au ciel
 Les cigognes du ciel m'offrirent un tambourin
 Mon tambourin fut ravi par les danseurs de la danse des jumeaux
 Les danseurs de ladite danse me donnèrent un bébé
 Mon bébé mourut aux mains de sept jeunes femmes
 Les sept jeunes femmes n'eurent rien à m'offrir !
 Le mutisme resta pesant dans leur camp
 La sentence tomba, le garçon devint l'époux des sept jeunes femmes !

2. Les Dimensions éducationnelles du récit

Dans toutes les sociétés au monde et particulièrement chez les Mbɔsi, pour la pérennisation de leur culture, de leurs acquis et le souci d'une relève assurée, ils ne s'amuse pas dans l'investissement de l'éducation de leurs progénitures. Dans le contexte de notre travail, cette éducation dite traditionnelle de l'enfant Mbɔsi qui s'appuie sur le récit « /Ma :/abora/ngótsinobja/ ou Ma mère m'a enfanté au pied d'un palmier à huile », nous invitera à s'intéresser sur l'éducation à la naissance en pays Mbɔsi, à l'éducation des enfants sur les activités économiques, sur l'environnement, sur la musique et enfin sur la vie sociale.

-L'éducation à la naissance

L'enfant Mbɔsi comme tous les enfants du monde entier, naît dans un environnement qu'il ne choisit pas personnellement, mais ce sont des aléas du destin. Ainsi, certains enfants sont nés dans les domiciles de leurs parents, dans les centres hospitaliers, sur des lieux des pratiques économiques, sur les routes de voyage, lors des parties de pêche dans les savanes et d'autres dans les forêts, sous les arbres ou sous le palmier à huile. Les circonstances de naissance influencent très souvent dans la dation des noms en pays Mbɔsi. C'est à juste titre que Paul NZETE (1986) a écrit : « Le nom a des fonctions d'identification et d'étiquetage, d'immortalisation, psychologique et magique, « situative », d'indication de celui qui le porte [...] ». Le palmier à huile retient singulièrement notre attention car dans le premier vers de notre corpus « /Ma :/abora/ngótsinobja/ ou Ma mère m'a enfanté au pied d'un palmier à huile », apparaît clairement le lieu de naissance de l'enfant. En effet, le palmier à huile est un élément symbolique et porteur de sens en pays Mbɔsi. La présence des palmiers dans une savane, dans une forêt renvoie à l'existence d'un ancien village. Ainsi, un village c'est un véritable foyer de vie sociétale. C'est dans ce sens que les sages Mbɔsi, lorsqu'ils constatent que certaines personnes ne sont pas sages, manquent de responsabilité, ils prononcent le proverbe suivant : « *Amboa amosijá baro, amobua ikokonga mábija* », autrement dit, les villages n'ont plus de gens mais ne sont restés que de vieux palmiers à huile.

Le palmier à huile dans certaines autres dimensions revêt une importance capitale chez les Mbɔsi. Les Mbɔsi enseignent à leurs enfants les bienfaits du palmier à huile. C'est dans cette logique que Jérôme OLLANDET (2016 :3) reprenant dans l'incipit de son ouvrage le proverbe Mbɔsi, a écrit « Homme, respecte le palmier ! C'est avec son vin qu'on a épousé ta

mère » Ils leur disent que les palmes et les branches de palmier à huile entrent dans la construction de leurs demeures, aident à fabriquer des nasses pour piéger les poissons d'eaux douces, des balais pour le balayage des demeures et des cours, des formes de sacs à dos provisoires pour transporter une quantité importante de provisions ; la sève d'une branche de palmier à huile chauffée est une puissante antibiotique pour soigner les plaies issues de flèches, de coups de cornes d'animaux féroces tels le buffle, des antilopes noires et autres ou de couteaux, et enfin, leurs noix permettent aux Ambɔsi d'extraire de l'huile pour faire des sauces, frire leurs aliments. Comme en témoignent encore les propos de Jérôme OLLANDET :

La noix de palme permet de faire des mets délicieux comme le pondu à la mwabe ou le koko aux poissons fumés. Dans les marchés de villes, la noix de palme reste l'un des fruits du petit étalage les plus vendus. Sa consommation connaît un bond en avant avec l'augmentation des petits restaurants des quartiers où certains plats cuisinés à la sauce de noix de palme, sont très appréciés.

Jérôme OLLANDET (2016 : 179)

Par conséquent, l'enfant qui naît dans un tel environnement est loin d'être un enfant malheureux mais celui dont les bénédictions et les forces de la nature accompagnent. L'enfant qui chante ce récit est donc informé depuis sa tendre enfance que les lieux de naissance des humains sont multiples et ne sont pas toujours choisis des parents. Il est de ce fait enseigné tout au long de son évolution sur la complexité de la vie de l'homme et que ce dernier n'est pas Maître de son destin. On peut retenir que les différentes informations sur l'éducation à la naissance de tout homme en partant de la naissance d'un enfant au pied d'un palmier, le conduisent sur un sanctuaire de découverte des origines et des mystères de la venue de l'homme sur terre. Il faut ajouter à cette éducation sur le lieu de naissance, celle tournée vers les activités économiques qui va faire l'objet de notre analyse.

3. L'éducation sur les activités économiques

Depuis le paléolithique jusqu'à notre ère, les Ambɔsi n'ont pas attendu d'autres peuples pour se mouvoir, se nourrir ou être utiles dans leur communauté. Ils exercent plusieurs activités économiques. De ces activités, celles qui retiennent notre attention dans ce travail, en rapport avec notre texte d'appui, se trouvent la pêche, l'agriculture, l'artisanat (la forge) et la chasse.

3.1. La pêche

On entend par pêche une action visant à prendre des poissons vivants dans des eaux douces, mers et océans pouvant servir à l'alimentation de l'homme. Il est important de noter que les Ambɔsi vivent très loin des côtes. Cependant, ils se trouvent au cœur du bassin du Congo, une zone où naissent plusieurs marigots et ruisseaux, traversent plusieurs rivières et affluents (la Mvouma, la Ngoko, le Kouyou, la Komo, l'Alima, la Likouala-Mossaka) du deuxième plus grand fleuve au niveau mondial, de par son débit, le fleuve Congo. L'enfant apprend à travers le récit des techniques de pêche de son biotope. En effet, il ne s'arrête pas seulement à la chanson, mais, les anciens l'encadrent dans la fabrication du matériel de pêche et dans les différentes techniques de pêcher des poissons des eaux douces. Il convient de dire qu'à chaque saison correspondent des techniques de pêche différentes. Pendant les saisons sèches (petite et grande), il y a des pratiques

spécialisées à l'instar de la pêche à l'épervier, à la ligne, à la corbeille (qui consiste à vider l'eau des étangs poissonneux). En temps de saisons pluvieuses (petite et grande), les Ambosi font des digues ou des barrages en terre ou avec de feuilles de brousse et branches de palmiers dattiers, d'une rive à l'autre d'un ruisseau ou d'une petite rivière en plaçant ici et là des nasses de plusieurs catégories. À ce propos, Joseph ITOUA nous apprend que :

Le barrage (ou Bouandé) : la plus importante pêche à la nasse est pratiquée, exclusivement par les hommes, aux mois d'avril et mai. Elle consiste, à installer un barrage sur le cours d'un ruisseau ou d'une petite rivière en faisant passer l'eau sur des turbines (Ipongo, sing. Epongo) taillées dans le tronc d'un arbre et placées sous le barrage. Deux nasses sont accrochées à l'aval et à l'amont d'Epongo. Une fenêtre d'Epongo est la seule ouverture réservée aux poissons qui tentent de traverser le barrage, attirés par l'eau qui coule assez puissamment à travers le système aménagé. Une fois dans l'Epongo, les poissons [...] sont soit repoussés par l'eau, de la nasse de l'aval, soit s'introduisent dans celle de l'amont.

Joseph ITOUA (2018 : 116)

Cette dernière catégorie de pêche est celle dont l'enfant fait allusion dans les vers deux, trois et quatre de son récit :

2- /Tsinóbjá/ɪɲɛɲɛ/ɪsaro/
/pied-palmier/nasses/trois//
Au pied du palmier, trois nasses s'y trouvaient

3- /ɪɲɛɲɛɪsaro/ɪlombisaro/
/nasses-trois/tilapias-trois//
Dans ces trois nasses, il y avait trois tilapias

4- /ɪlombisaro/la/Bwaye/la/mwana/
/tilapias-trois/avec/mère/et/enfant//
La mère et son enfant ont pris mes trois tilapias

La lecture de ces trois vers rappelle encore que l'enfant était né au pied d'un palmier à huile autour duquel furent piégés des poissons avec trois nasses, et de ces nasses furent capturés trois tilapias. À cet effet, si dans le christianisme la trinité renvoie au mystère du Dieu unique en trois personnes coexistantes, consubstantielles et coéternelles, chez les Ambosi, ce chiffre trois (3) renvoie à la trahison, à la désunion, au manque de cohésion au sein du groupe de trois. La cohésion et l'harmonie n'existent chez les Ambosi que dans les chiffres pairs (deux, quatre, six). Quand une troisième s'invite dans le groupe de deux personnes, le secret disparaît et le désordre s'installe. Le secret est consolidé, mieux gardé qu'entre deux personnes et non entre trois. On lit bien que tout au long du récit, l'enfant qui récite, décline son identité qui n'est rien d'autre que celle d'un orphelin. Ceux qui le sauvent le long de son voyage se sont les différents présents que lui offrent ceux-là qui se sont servis de ses biens reçus des prédécesseurs. Il est important de noter également que le palmier à huile peut pousser dans des zones marécageuses où l'on peut trouver des endroits à terre ferme. Les noix de palmier à huile sont amenées dans ces endroits par les animaux à plumes et à poils. Piéger les poissons par des nasses, est la première des pratiques de

pêche que les Ambɔsi apprennent à leurs enfants. À l'âge de six, sept, huit et dix ans les enfants apprennent à piéger les poissons dans les savanes et forêts marécageuses où les eaux coulent normalement. Ils peuvent en attraper des seaux pleins. Le tout n'est pas seulement destiné à l'alimentation familiale mais aussi à la vente. L'enfant qui pratique ce récit et instruit sur les pratiques de pêche traditionnelle, fait de lui un homme de demain pouvant assuré sans faille la relève. Et, d'une autre part, l'éducation traditionnelle dans notre étude s'intéresse au domaine agricole.

3.2. L'Agriculture

L'agriculture c'est une activité et en même temps une organisation sociale où la culture de la terre est prépondérante. En pays Mbɔsi, cette activité est l'un des leviers pour la survie et la vie de ce peuple. Les Ambɔsi aménagent des espaces et font leurs champs dans des savanes et forêt à terre ferme. Ils plantent dans leurs champs du maïs, de l'oseille, des boutures de manioc, des arachides, des courges, des aubergines, des ignames et des patates douces. Dans ce texte, le récitant fait mention de cette activité aux cinquième et sixième vers lorsqu'il déclare à ceux et celles qui l'écoutent que la mère et l'enfant, après avoir mangé ses trois tilapias, lui ont offert une patate douce :

/Bwaŋe/la/mwana/lekwa : /nga/
/mère/et/enfant/avec-patate douce/à/moi//
La mère et son enfant m'ont offert la patate douce

/Ekwa : nga/latújikuβa/
/patate douce/de/moi/avec-forgerons//
Ma patate douce prise par les forgerons

Le présent de la patate douce à l'enfant, sollicitée et mangée entièrement par les forgerons, témoigne à suffisance le travail de la terre, la culture des patates douces dans l'espace géographique Mbɔsi. À ce propos, laissons la parole à Joseph ITOUA :

Si l'unité de production peut être considérée comme un système au sein duquel se conjuguent les forces de travail de plusieurs acteurs, dans le travail (agricole, artisanal) chez les Mbɔsi, elle est constituée de l'homme, de son (ou ses) épouse(s), de leurs enfants, c'est-à-dire de la famille. Celle-ci peut recourir, pour certains travaux, à l'apport des frères, des sœurs, des mères et des neveux et surtout d'un gendre.

Joseph ITOUA (2018 :98)

Le travail de la terre implique toutes les couches sociale Mbɔsi. Les enfants sont associés aux travaux champêtres de leurs parents. Ils leur montrent par l'acte de travail les avantages de la terre nourricière, afin qu'à leur tour lorsqu'ils seront grands, ils ne l'oublieront point. Ainsi, dans cette même logique éducative, les enfants reçoivent des informations et instructions sur l'artisanat dans les communautés Mbɔsi.

3.3. L'Artisanat

Le pays Mbɔsi a plusieurs pratiques artisanales. Parmi lesquelles nous pouvons citer la poterie, la vannerie, la sculpture, le tissage et la forge. Cet artisanat varié contribue à l'activité économique de la société Mbɔsi. Il n'est donc pas étonnant d'entendre dans le récit l'enfant aborder la question des forgerons lorsqu'il dit :

6- /Ekwa : nga/latújikuβa/
/patate douce/de/moi/avec-forgerons//
Ma patate douce prise par les forgerons

7- /Atújikuβa/liba : /la/nga/
/forgerons/avec-couteau/de/moi//
Les forgerons m'ont offert un couteau

8- /Ibá : /la/nga/lakjɛsi/ɲama/
/couteau/de/moi/avec-dépeceurs/bête//
Mon couteau ravi par les dépeceurs de bête

Les forgerons (Atújikuβa) sont ceux qui sont au centre de la vie économique. Ils sont les pourvoyeurs des instruments de travail de toute la communauté. Ils fabriquent des houes, des machettes, des couteaux, des haches, des harpons, et autres articles. S'inscrivant dans cette logique d'énumération des outils du forgeron, Jérôme OLLANDET rappelle :

Au bout de la corvée du feu et du martelage, il y a l'outil. Les productions du fer visent surtout les armes et les outils de labour. Il existe une gamme variée des couteaux, certains ont une pointe à leur extrémité ; d'autres ont le fil ou la grosse torsade de fer plat qui renforce le manche de bois. Les différentes espèces de couteaux de jet sont parmi les fabrications les plus chères de la forge congolaise. Pour les travaux de champs, le forgeron fournit la hache, la houe (il en existe deux espèces) et la machette. Le forgeron excelle dans la fabrication des lances et des pointes de flèches. Le travail du cuivre donnait des objets plus variés allant de la monnaie aux armes en passant par les différents gages d'alliance.

Jérôme OLLANDET (2013 : 256)

De ce fait, de par leur statut, les forgerons avant la pénétration coloniale jouissaient d'un certain privilège chez les Ambɔsi. Ainsi, la plupart des peuples qui ont eu la maîtrise de travailler le fer ont toujours été honorés. C'est pourquoi, menant une réflexion sur le peuple Bakongo², R. Vannyn (1961 :69) stipule que : « Les Bakongo assurent également que c'est à l'art de travailler le fer qu'ils ont dû leur grandeur première et leur prospérité avant l'arrivée des Européens. » Dans le texte qui fait l'objet de notre étude, il ressort que la rencontre entre l'enfant et les forgerons affamés, ayant mangé sa patate douce, a permis à l'enfant de recevoir des mains de ces derniers, un couteau. Cet instrument est un soutien, une protection, une aide pour les Ambɔsi. En effet, un ɔmbɔsi (pluriel, Ambɔsi) qui se rend en forêt, entreprend un voyage vers

² Bakongo, un groupe ethnique rencontré en République Démocratique du Congo, en République du Congo et en République Populaire d'Angola

d'autres villages, doit se munir d'un couteau et/ou d'une flèche. Il arrivait des moments où les chasseurs refusaient leur butin à tout voyageur sans couteau. Lorsqu'une tierce les rencontrait en chemin avec la viande de buffle, d'antilope, de sanglier ou d'autres animaux, les chasseurs lui demandaient calmement de prendre son couteau et de couper une bonne portion de viande à son gré. Ils ne pouvaient en aucun cas couper la viande et la donner au voyageur sans couteau. C'était-là une leçon aux voyageurs qui ne devraient s'en prendre qu'à eux-mêmes. Mais, dans le récit c'est le contraire qui se produit, les chasseurs (Akjɛsi nama, les dépeceurs de la bête) n'avaient pas un couteau et ont sollicité celui du jeune. En guise de reconnaissance, ils lui ont donné tout un gigot de viande. Cette reconnaissance obéit à l'adage qui dit qu'un bienfait n'est jamais oublié. Il va de soi que ces actes marquent la conscience de l'enfant pour son épanouissement spirituel et moral. Cette relation entre l'enfant et les chasseurs par le biais de son couteau nous entraîne à s'intéresser dans la prochaine phase de notre étude à la chasse.

3.4. La chasse

La chasse est une activité séculaire chez les Ambösi. Sa pratique dans ce milieu est transmise d'une génération à une autre. Elle est l'action de chasser, de poursuivre les animaux pour les attraper ou les tuer, afin de les manger. Il existe dans cette communauté plusieurs pratiques de chasse du gibier. De ces chasses, il y a celle aux petites bêtes, Mbɛɛ (porc-épic, civettes, aulacodes et autres). Les chasseurs utilisent des filets à petites mailles, ou ne chassent qu'avec des chiens de chasse, des machettes et des flèches ou encerclent une savane giboyeuse par le feu qu'ils suivent la progression jusqu'à la fin. Ajoutons à cette chasse la chasse de grandes bêtes telles les sangliers, les antilopes et les buffles. Pour ce type de chasse, les Ambösi utilisent les flèches, les filets à grandes mailles (*Okiya a woo* ou chasse à la criée. Elle connaît la participation de la quasi-totalité des membres de la communauté villageoise) et fusils à feu. Ainsi, cette activité de la chasse qui n'échappe pas à la conscience de l'enfant apparaît dans le récit aux vers 8 et 9 :

8- /Ibá : /la/nga/lakjɛsi/nama/
/couteau/de/moi/avec-dépeceurs/bête//
Mon couteau ravi par les dépeceurs de bête

9- /Akjɛsi/nama/lekwa/nama/nga/
/dépeceurs/bête/avec-gigot/de/bête/moi//
Ces dépeceurs m'ont offert le gigot de la bête.

En effet, l'enfant chante des faits non seulement qu'il a de l'écho, mais également ceux qu'il connaît. Les enfants pratiquent certaines formes de chasse dès leur jeune âge (cinq, six, sept, huit et dix ans). Ils chassent les margouillats et autres lézards vivant sur les toits de maisons ou sur les arbres dans le but de se débarrasser de ces bestioles et non de les manger. Voilà pourquoi, pour se dédouaner, montrer qu'il est adulte, responsable, l'adulte Mbösi emploie l'expression suivante : « *Nga ilodzá ndzesi ya ngoraa yɔ* », autrement dit, Je ne suis pas un enfant qui chasse les margouillats. Ils sont initiés à un jeu de chasse collective avant l'emploi effectif des flèches pour les grandes chasses. Dans ce jeu collectif, les jeunes garçons composent deux équipes, séparées par une ligne tracée sur terre qui divise le village en deux côtés. Si au premier groupe

les acteurs ou joueurs regardent en amont (la première rangée du village), au deuxième groupe les acteurs ou joueurs regarderont en aval (la deuxième rangée du village où les adversaires font dos). Tous les acteurs sont armés d'un bâton d'un ou de deux mètres, des espèces d'arbres spécialisées qui ne se cassent pas facilement. Ils le taillent d'une manière pointue comme un harpon. L'objectif de ce jeu est de répertorier les meilleurs lanceurs et les futurs bons chasseurs. Le symbole représentatif de l'animal c'est un bourgeon d'un bananier qui a atteint la maturité (qui ne se fragilise pas rapidement). Il est taillé en forme d'une roue. À cet effet, dans les deux différentes équipes, on choisit les meilleurs lanceurs de cette roue qui doit tourner à une vitesse maximale à l'image d'un animal pourchassé par les chiens et les hommes. Le camp adverse qui attend la roue apparaît comme celui qui attend l'animal à sa sortie de la forêt en partie de chasse réelle, et ses membres doivent s'exprimer par la rapidité à lancer leur harpon. Ainsi, l'équipe ayant les meilleurs lanceurs (par le nombre de lancées réussies) est l'équipe qui gagne sous les regards satisfaits des anciens. Les huitième et neuvième vers nous renseignent que l'enfant a rencontré les chasseurs (les dépeceurs de la bête) sans couteau. C'est pour dire que la chasse fait partie intégrante de la vie des Mbosi. La générosité étant l'une des qualités en pays Mbosi, a poussé l'enfant à prêter son couteau aux chasseurs et ces derniers lui ont offert un gigot de viande. Le sens du partage qui semble s'effriter aujourd'hui chez les Mbosi était un sacerdoce dans ce groupe linguistique. Ils ne partageaient pas uniquement ceux de leur tribu mais toute personne étrangère qui traversait leur village. Il convient de relever que le récit « *Maa aborá nga ó tsina obija*, Ma mère m'a enfanté au pied du palmier à huile » prépare l'enfant à la générosité et à la chasse qu'il n'a pas encore la maîtrise mais qu'il sera appelé à pratiquer à l'âge adulte. En dehors de cette éducation sur la chasse, ce récit fait aussi mention de celle de l'environnement.

4. L'éducation sur l'environnement

L'espace environnemental Mbosi est constitué de forêts denses et clairsemées, de savanes marécageuses et à terres fermes, des marigots, ruisseaux et rivières. Dans ces endroits foisonnent poissons, reptiles, insectes, oiseaux et animaux de toute sorte. L'éducation que reçoit l'enfant dans un tel environnement est multidimensionnelle. Il a non seulement la connaissance des aspects sociaux mais aussi environnementaux. Les Mbosi structurent l'éducation de leur progéniture en deux grandes phases. Le premier milieu où l'enfant acquiert les premières notions de base de la vie, des connaissances, c'est le cadre familial. Dans ce cadre, à six, sept, huit, neuf et dix ans, il est enseigné sur le rapport entre les différents membres de ses familles, ses lignages, ses ancêtres fondateurs et ses slogans familiaux qui lui permettent de reconnaître les autres membres de ses lignages (tant du côté paternel que du côté maternel). Les interdits ou les tabous familiaux lui sont aussi enseignés. Le deuxième milieu d'acquisition des connaissances est la communauté. L'enfant intègre ce milieu à dix ans et plus. C'est au moment où il accompagne les adultes aux champs, à la pêche et à la chasse qu'il est progressivement enseigné sur l'environnement qui l'entoure. À cet effet, on lui apprend à distinguer les types d'arbres et d'herbes par leurs noms propres, ceux qui sont nuisibles à la vie humaine et ceux ayant des vertus médicinales, des fruits et feuilles comestibles.

Quant aux animaux, tout un catalogue onomastique lui est proposé. Il faut souligner que plusieurs types d'enseignements à partir d'autres genres de la littérature orale tels le conte et le proverbe l'édifient davantage. À ce propos, l'enfant est averti sur les espèces animalières

prédatrices, dangereuses, mais également celles destinées à l'alimentation ou la protection. À titre illustratif, l'espèce animale relevée dans le récit apparaît clairement les cigognes (*Akwembe*) :

- 10- /Ekwa/ɲama/nga/lakwembe: ko: /
 /gigot/de/bête/moi/avec-cigognes-au ciel//
 Mon gigot de bête entre les griffes des cigognes au ciel
- 11- /Akwembe : ko :/lokimwanga/
 /cigognes-au-ciel/avec-tambourin-de-moi//
 Les cigognes du ciel m'ont offert un tambourin.

Il découle ostensiblement à travers les deux vers ci-dessus que l'enfant retient graduellement les noms des animaux tels les cigognes, *Akwembe* et leur action dans son espace de vie. Dans l'environnement Mbɔsi, les cigognes (*Akwembe*) sont considérées comme des oiseaux migrateurs. Leur présence est remarquable dans cet environnement pendant la petite saison de pluie (mars, avril et mai). À cet effet, les enfants des pays Mbɔsi lorsqu'ils les voient tournoyer au ciel pendant la petite saison des pluies, chantent un distique qui marque leur présence:

- 1-/Akwe : mbe /
 /Cigognes//
 Oh, les cigognes !
- 2- /Akwe : mbe/maleka: /
 /cigognes/de-petite-saison de pluie//
 Les cigognes de la petite saison des pluies.

Cette espèce d'oiseau, il faut le dire, est évoqué dans les chansons de la danse Kyebe-Kyebe. Dans cette danse mystique et initiatique, on lui octroie un caractère sacré. Pour les acteurs, le Kyebe-Kyebe est la danse de la cigogne car cette dernière est mystérieuse. Itoua (2018 : 98-99) traitant du rôle de la cigogne dans Kyebe-Kyebe stipule : « Le Kyebe-Kyebe joue aussi à la cigogne ou « Okuu » ou « Okoukou », vivant d'insectes et de poissons. Pour son adresse, sa promptitude et ses nobles qualités de chasseur, il représente le chef de l'armée de l'air du Kyebe-Kyebe. » En effet, les Ambɔsi sont stupéfaits dans ce sens où ils ne l'ont jamais entendu chanter. Pour eux, il est le symbole de l'homme sage, ayant la capacité à endurer des peines. Pour tout dire c'est un oiseau mystérieux. Et pour confirmer ce mystère, l'enfant dans son récit nous apprend que les cigognes, après avoir emporté son gigot de viande, lui ont offert un tambourin (*Akwembe : ko:lokimwanga*, Les cigognes du ciel m'ont offert un tambourin). L'offre d'Okimu (tambourin) par des oiseaux devient un mystère, un phénomène, une dimension magique. On comprendrait aisément ce paramètre si c'était un artisan, un sculpteur. En dernière analyse, l'éducation environnementale que les Ambɔsi apportent à l'enfant, vise à l'imprégner des éléments constitutifs pour qu'à son tour il les transmette aux générations futures, à lui offrir des moyens de créer un avenir durable. Ainsi, le don du tambourin provenant des cigognes, nous conduira à orienter notre travail sur l'éducation musicale.

5. L'éducation musicale

Avant d'examiner ce sous-point, il est nécessaire de savoir ce qu'on entend par musique. Elle est la capacité intuitive qu'a l'homme de combiner les sons de façon mélodique, rythmique et harmonique. Il se dit aussi de la Théorie de cet art, de la science des sons considérés sous leurs rapports à la mélodie, au rythme et à l'harmonie. Si l'on s'en tient à cette perception susmentionnée, on peut dire sans risque de nous tromper que le peuple Mbosi vit la musique. Dans un village Mbosi, on peut trouver un, deux ou trois orchestres de danses différentes. Cela confirme bien le proverbe Dan qui dit : « Le village où il n'y a pas de musiciens n'est pas un endroit où l'homme puisse rester » (Zemp, 1971 : 8). Il n'y a qu'à voir les instruments musicaux et la mosaïque des danses créées dans cette aire culturelle. La musique est une partie de la vie des Ambosi. Et l'enfant qui naît dans ce milieu, tout au long de son évolution, est appelé et à s'orienter dans ses deux aspects ou dimensions. Il existe plusieurs instruments de danse chez les Ambosi. De ces instruments nous pouvons citer : lesalebasses (*Atsoo*), les aérophones (utilisation de cornes), les gongs (*Ikonga*, singulier, *Ekonga*), des hochets (*Ingyεε*) et les tambourins ou membranophones (*Assimba*). L'enfant baigné dans cette culture apprend à distinguer au jour le jour les différents instruments de musique. C'est dans ce sens qu'il découvre dans le récital le nom d'un instrument musical, Okimu (le plus petit tambourin, 20 à 25 cm de hauteur ayant timbre sonore) lorsqu'il chante :

11- /Akwembe : ko : /lokimwanga/
 /cigognes-au-ciel/avec-tambourin-de-moi//
 Les cigognes du ciel m'ont offert un tambourin

12- /Okimwa : nga/laseji/okjera/
 /tambourin-de-moi/avec-danseurs/danse-jumeaux//
 Mon tambourin pris par les danseurs de la danse des jumeaux

Il apparaît dans ces deux vers que l'enfant a reçu le tambourin des oiseaux, *Akwembe* et non des humains. Cela traduit des origines métaphysiques, magique du tambourin ou du tambour dans le milieu sociétal. À cet effet, cette conception des origines mystérieuses, magiques de cet instrument n'est pas seulement du ressort des Ambosi. En effet, Hugo ZEMP traitant des mythes des origines des instruments de musique, en s'appuyant sur les contes Dan a pu écrire :

Le tambour-de-bois n'appartenait pas aux hommes ; c'est Dieu qui avait créé le tambour de bois. Et la chose à laquelle appartenait le tambour-de-bois, c'était pyãã-de (un génie géant ne possédant qu'une jambe, un bras, un œil). Celui-ci avait son village dans une termitière [...].

Hugo ZEMP (1971: 98-99)

Ayant bénéficié de cette offre surnaturelle, les humains se sont mis à fabriquer et à jouer les instruments à percussion. Ainsi, les enfants Mbosi en observant les adultes, fabriquent leurs instruments musicaux avec des troncs de papayer qu'ils découpent en fermant un bout soit avec des morceaux de pagnes soit avec des imperméables ou sachets en plastique. Ils utilisent aussi de vieilles cuvettes et vieux tonneaux pour agrémenter leurs parties de danse. C'est dans ces

jeux d'enfance que l'on repère les futurs talents (chanteurs, danseurs et batteurs de tambours). Leurs jeux sont toujours observés de plus près par les adultes. En dehors de l'instrument musical, Okimu où l'enfant entre en possession, il se retrouve face à un groupe de danseurs de la danse des jumeaux sans tambours. Il est important de rappeler que la danse des jumeaux ne se pratique que lorsqu'un jumeau ou des jumeaux sont soit malades soit pour l'organisation d'un socle de protection des jumeaux par un féticheur attiré. Cette particularité pour les jumeaux voudrait dire qu'il existe diverses danses relatives aux différents domaines de la vie. Ainsi, il y a des danses pour la pêche, la chasse, les initiations, les relations intimes, pour la guerre, la protection. Pour toutes ces danses, les enfants ne sont pas écartés. Ils sont partisans. Voilà pourquoi à chaque début de danse, on fait souvent passer un à un les garçons au-devant de la scène pour esquisser quelques pas de danse. C'est une manière de leur faire effacer la honte et avoir toujours du courage. Ce récital chanté par l'enfant montre que si le jeune Mbɔsi s'intéresse aux instruments de la musique et aux danses, c'est parce qu'il est né dans un environnement où il y a déjà la présence de ces éléments où l'initiation à ces activités est au centre des préoccupations des adultes. Pour terminer ce travail, il nous reste à projeter un regard sur l'éducation sociale de l'enfant en milieu Mbɔsi.

6. L'éducation à la vie sociale

Examinant la question de l'éducation sociale, E. JOUHY stipule en ces termes :

L'éducation sociale signifie faire prendre à l'enfant qui devient adulte une position dans la société dont les coordonnées se trouvent à l'intersection des deux courbes ascendantes, de sa vie individuelle et de celle de la cité. [...]. Ainsi comprise l'éducation sociale peut se confondre avec l'éducation tout court comme étant l'évolution dirigée de l'enfant qui acquiert progressivement aussi bien les fonctions sensori-motrices et idéo-affectives que les systèmes sociaux de références qui leur correspondent et qui, dans leur intime interpénétration le rende apte à la vie adulte.

E. JOUHY (1949)

Les enfants en milieu Mbɔsi ne sont pas exclus du milieu adulte. Les filles apprennent aux côtés de leurs grandes sœurs, tantes, cousines, grands-mères et mères. Les garçons quant à eux sont assujettis à leurs grands frères, oncles, cousins, grands-pères et pères. L'éducation qu'ils reçoivent est multiforme comme nous l'avons déjà souligné ci-haut. Les Mbɔsi savent consciemment comme tout autre peuple que les enfants sont ceux qui les remplaceront demain. C'est pour cela, en dehors des frontières du Congo, le poète anglais William WORDSWORTH (1802) s'inscrivant dans cette même logique affirme dans son poème « Arc-en-ciel » que : « L'enfant est le Père de l'Homme ». Les parents, la communauté pour l'encadrement de leurs enfants s'emploient dans tous les sens pour bien assurer la relève. Ainsi, la construction d'une société apaisée passe par l'éducation de ses différents membres qui la composent et surtout les enfants. Cette construction découle de plusieurs canaux dont les rites initiatiques, les littératures, les langues, les arts. On note dans ce récital que l'enfant a traversé plusieurs étapes de la vie par les différents contacts qu'il a eus pendant son voyage. Les multiples éducations qu'il a reçues se terminent par la constitution d'un foyer. Pour tout dire, la constitution d'un foyer c'est la phase finale de la vie d'une personne. Ainsi, les derniers vers de son récital disent :

- 13- /Asejokjera/la/mwana/nga/
 /danseurs-danse-jumeaux/avec/enfant/moi//
 /Les danseurs de la danse des jumeaux m'ont donné un bébé
- 14- /Mwana/nga/langɔndɔ/tsa : mbo/
 /enfant/moi/avec-jeunes-filles/sept//
 Mon enfant aux mains de sept jeunes filles
- 15- /Angɔndɔ/tsa : mbo/lekala/nga/
 /jeunes-filles/sept/répondre/moi//
 Que les sept jeunes filles me donnent la réponse !
- 16- /Angɔndɔ/atsɔ/tsa : mbo/akɔndókala/la/wa/
 /jeunes-filles/tous/sept/pouvoir-pas-parler/avec/lui//
 Les sept jeunes filles sont demeurées dans le mutisme
- 17- /Abarɔpɛ/mwaníba : /wó/bási/tsa : mbo/
 /Finir-donner/enfant-garçon/lui/femmes/sept//
 On a fini par donner au garçon les sept jeunes femmes !

Le meilleur don que l'orphelin reçoit c'est ce bébé. En effet, les danseurs de la danse des jumeaux pour avoir détruit son tambourin, Okimu lui ont remis un bébé pour réparer le préjudice. À travers les premières éducations, le récit nous plonge dans un monde formation de l'homme et de son environnement, mais ses derniers vers, il nous oriente vers la gestion sociétale. Comme le malheur ne vient jamais seul, le bébé (*Mwana*) ne mit point du temps avec lui. Il fut noyé par un groupe de sept femmes qui voulurent toutes, lui donner une toilette normale. Cette affaire s'est soldée par un jugement en faveur du jeune orphelin. Le dix-septième vers en témoigne :

- 17- /Abarɔpɛ/mwaníba : /wó/bási/tsa : mbo/
 /Finir-donner/enfant-garçon/lui/femmes/sept//
 On a fini par donner au garçon les sept jeunes femmes !

Ainsi, cette délibération prouve à suffisance des jugements équitables en pays Mbosi. Il y a dans ce groupe linguistique des tribunaux coutumiers qui rendent les jugements. Ils sont constitués des anciens, des sages, des initiés. Quel que soit les problèmes de la vie, ils trouveront des solutions et souvent en une seule journée de débats. Les sages s'inspirent aux problèmes antérieurs pour délibérer. Pour revenir sur le récit, il conviendrait de dire que le temps qui s'est écoulé entre son jour de naissance et le jour où l'on décide de lui donner les sept jeunes femmes, le jeune orphelin est nanti de plusieurs expériences de la vie. Il a grandi physiquement, psychologiquement, spirituellement et accède à la période de la sexualisation. Il sera capable de gérer son foyer. Car, il sait déjà comment affronter la vie. Le côté sentimental, sexuel n'apparaît pas clairement, mais est dit d'une manière voilée (On a fini par donner au garçon les sept jeunes femmes !). La situation terminale de ce jeune orphelin justifierait sans coup férir la passion amoureuse des hommes envers les femmes et l'instauration de la polygamie en milieu

Mbɔsi. Les Ambɔsi ont à l'image d'autres peuples d'Afrique assurément des raisons pour agir de la sorte. Entre autres raisons se trouvent l'élargissement de la famille, les enfants qui naissent de ses foyers sont une protection, une richesse, bannir les caprices d'une seule femme et le dépaysement en cas d'absence de la femme.

Conclusion

Les hommes et les femmes de races confondues se soucient au jour le jour de l'éducation de leurs progénitures. Le grand objectif visé est l'apport d'une panoplie d'informations à l'enfant et en même temps une formation pour le préparer à la vie future. Ainsi, les Ambɔsi en République du Congo avant l'arrivée de la période coloniale éduquaient leurs enfants et continuent de les éduquer de manière traditionnelle. Cette éducation qui est au départ l'œuvre exclusive des parents, devient, au fur et à mesure que l'enfant grandit, l'œuvre de toute la collectivité. Malgré l'installation des écoles et universités occidentales, les Ambɔsi n'ont aucunement débranché avec leur manière d'éduquer traditionnellement leurs enfants. Les proverbes, les contes, les devinettes, les chansons, et les récitals perpétuent avec force l'éducation traditionnelle. À travers donc le récit « (*Maá abora ngá o tsina obija*, Ma mère m'a enfanté au pied du palmier à huile), l'enfant en récitant acquiert les notions de base de la vie. Pour cela, les éducations économique, environnementale, musicale et sociale sont au cœur de sa formation. En grandissant, il ne sera pas surpris de voir se développer certaines compétences et attitudes. Au contraire, il développera les acquis et aura la maîtrise du sens de la vie

Références bibliographiques

- Itoua, D. I. (2018). Et si le Kyebe-Kyebe vous était conté ? Tradition initiatique du Congo-Brazzaville, Paris, L'Harmattan.
- Itoua, J. (2018). La Part Mbɔsi dans la civilisation Bantou, Paris, Éditions Universitaires Européennes.
- Nzete, P. (1986). Le système d'appellation des personnes au Congo : tradition et évolution, *La Revue des Sciences sociales*, Chatillon-Sous-Bagneux, Imprimerie, S.E.G., Octobre-Décembre, n°08
- Obenga, T. (1984). La Littérature traditionnelle des Mbochis. Etsee Le Yamba, *Collection Paroles et traditions*, Paris, Présence Africaine.
- Ollandet, J. (2013). Le Nord-Congo. Histoire et Civilisations, Paris, L'Harmattan.
- Ollandet, J. (2016). Les Hommes et le symbolisme des plantes en Afrique centrale, Essai d'Anthropologie générale, Brazzaville, éditions La Savane.
- Tsafak, G. (2001). Comprendre les sciences de l'éducation, Paris, L'Harmattan.
- Vannyn, R. (1961). L'Art ancien du métal du Bas-Congo, Belgique.
- Zemp, H. (1971). Musique Dan. La musique dans la pensée et la vie sociale d'une société africaine, Paris, Mouton. La Haye.
- Wordsworth, W. (1802). Arc-en-ciel, *The Rainbow*

Webographie

- Despringré, A. M. (1987). Vibrations, *Les Musiques de films*, 4 : 247-257. doi : <https://doi.org/10.3406/vibra.1987.1002>
- Ferry, M-P. (1970). SAPIR et l'ethnolinguistique, *Langages*, 5^e année, L'ethnolinguistique, 18 : 12-21 ; doi : <https://doi.org/10.3406/lge.1970.2025>
- Jourdan, C. & Lefebvre, C. (1999). Présentation. L'ethnolinguistique aujourd'hui. État des lieux. *Anthropologie et sociétés*, 23(3), 5-13. DOI : <https://doi.org/10.7202/015615ar>
- <https://core.ac.uk>.display, 57593952, E. JOUHY, January, 1949, *Education sociale en maison d'enfants* : 424- 437.